NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

84 N° 10 1962

Principes pour une catéchèse sacramentaire vraie

J.-M.R. TILLARD (op)

p. 1044 - 1061

https://www.nrt.be/en/articles/principes-pour-une-catechese-sacramentaire-vraie-1792

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Principes
pour une catéchèse sacramentaire vraie

Notre but n'est évidemment pas de présenter une synthèse de la théologie sacramentaire, telle que les renouveaux de l'ecclésiologie, de la liturgie, de la théologie biblique, l'ont remise en lumière. Il est beaucoup plus limité : simplement dégager les lignes de faîte d'une catéchèse fidèle au contenu objectif du mystère sacramentel. Aussi, tout ce que nous dirons ici devra-t-il (sous peine d'un certain déséquilibre) être interprété en fonction d'une théologie globale, où ces divers aspects s'éclaireront l'un par l'autre, et surtout par référence à d'autres grands points de foi, en particulier à une théologie exhaustive du mystère du Christ et du mystère de l'Eglise.

Nous diviserons notre recherche en deux parties. Afin de déceler les structures de la présentation du mystère sacramentel nous verrons d'abord que *tout sacrement est un événement salvifique*, puis que cet événement s'accomplit *sous la médiation d'un signe-de-la-foi.*

I

TOUT SACREMENT EST UN EVENEMENT SALVIFIQUE

1. *Un événement de l'Alliance.*

Le premier aspect, essentiel nous semble-t-il, que toute pastorale fidèle au donné objectif du mystère sacramentel doit fortement mettre en relief, est l'incrustation de l'acte sacramentel dans le grand déroulement du dessein de Dieu. Car — et de cela les lettres de Paul aussi bien que les grandes catéchèses de la Tradition vivante font foi — le sacrement est pour l'individu qui le reçoit un *événement*, historique, temporel, dans lequel la puissance salvifique de Dieu vient le rejoindre pour l'arracher un peu plus à son péché et l'introduire un peu plus dans le partage des biens divins. Par événement, on le voit, nous entendons ici non pas simplement « tout ce qui arrive dans la vie » mais de façon beaucoup plus précise « tout acte marquant un temps fort, une étape ».

L'Histoire du Salut, en effet, depuis l'événement initial de l'appel d'Abraham, est (précisément parce que Histoire conduite par Dieu

vers une fin) ponctuée d'événements grâce auxquels le dessein de Dieu se réalise; l'événement initial a été, disions-nous, la vocation du Père de la race, l'événement central la Mort-Résurrection du Christ, l'événement ultime sera le Retour glorieux du Fils de l'Homme lors de la Parousie. Tous ces événements se présentent avec une structure identique : sous un revêtement humain absolument requis et où la liberté de l'homme est profondément engagée (sortir du pays d'Ur, livrer sa vie), une mystérieuse intervention *de Dieu* vient faire irruption afin de permettre à l'homme (l'individu en question mais aussi, par lui, tous les autres, nous reviendrons sur ce point) d'accomplir une étape dans l'histoire grandiose qui doit le conduire à la Communion de Vie *avec Dieu*. Pour parler de façon plus précise, en ces événements *l'Alliance* s'actualise en s'approfondissant. Car Dieu a fait Alliance avec l'humanité : il se donne à celle-ci, lui offre le partage de ses propres biens divins, mais moyennant une réponse, un accueil libre et « engagé ». Cette Alliance trouvera son achèvement dans la Parousie, jusque-là elle progresse, étape par étape, événement par événement.

Son Histoire est marquée par deux grandes périodes, non pas séparées, non pas antagonistes (comme certaines présentations pourraient le laisser croire) mais au contraire vitalement articulées l'une à l'autre par l'Evénement de la Mort-Résurrection du Christ; la période d'Ancienne Alliance et la période de Nouvelle Alliance, la première étant « *accomplie* » (au sens théologique du terme) dans la seconde, retrouvant en celle-ci ses valeurs, transposées dans la plénitude du Jour de Yahvé. Or *nos sacrements chrétiens sont les événements de la Nouvelle Alliance*; de l'Alliance spirituelle certes, et intérieure, mais qui pourtant demeure une Alliance épousant les lois de l'Histoire, en particulier celle du progrès tant de l'individu que du Peuple Nouveau tout entier. Nous pouvons donc les caractériser comme *une intervention salvifique de Dieu, moyennant un engagement humain, pour faire franchir par l'homme une étape dans sa marche vers le partage de la Communion de Vie, but de l'Alliance Nouvelle.* Ils sont, de la Mort-Résurrection de Jésus jusqu'à la Parousie, les événements-clés de l'Histoire du Salut, confondus de fait avec l'Histoire surnaturelle de l'Eglise-Communion-de-Vie. Evénements mystérieux que seule la foi peut saisir, mais sur lesquels (comme sur une trame) se tisse le réseau (visible, lui, pour l'historien) des autres événements où l'Eglise en sa qualité d'Institution se trouve engagée. Et on devine par là qu'ils sont les événements essentiels, sans lesquels les autres n'auraient guère de sens; ce sont eux qui (au sens strict) font de l'Histoire de l'Eglise (avec tous ses méandres, ses avancées et ses reculs, ses tâtonnements et ses audaces) une Histoire de Salut. Pour employer une autre image ils marquent comme la pulsation intérieure de la vie de l'Eglise.

Il y a là, nous semble-t-il, un aspect important du mystère sacramentel, que la prédication et la pastorale quotidiennes devraient mettre davantage en relief. Nos sacrements ne sont pas des actes banals dont la seule importance viendrait du fait qu'ils donnent la grâce un peu n'importe comment et sans aucun lien, par un simple jeu de disparition du péché et acquisition de *l'état de grâce*. Ils font intimement partie de *l'histoire de grâce* de chaque chrétien (et par lui de l'Eglise). Chaque fois qu'un baptisé se présente à la Pénitence ou participe à la célébration eucharistique ou reçoit l'onction des malades ou contracte mariage, il vient franchir une étape dans l'Histoire de la mystérieuse Alliance que Dieu a contractée avec lui et qui doit aboutir, au matin lumineux de la Parousie, à son fruit ultime. Il vient donc accomplir un pas de plus vers la Rencontre avec Dieu, Rencontre où l'un et l'autre sont impliqués puisqu'il s'agit d'une rencontre dans l'Alliance : l'homme se livre davantage à Dieu, Dieu se livre davantage à l'homme; toujours étant sauve cependant la priorité de l'initiative divine.

2. *Un événement dans l'Evénement de la Mort-Résurrection de Jésus.*

Mais le mystère sacramentel plonge plus profondément encore dans l'Histoire. Car il fait le chrétien vivre *ces événements* de Vie dans *l'Evénement*, centre de l'Histoire, la Mort-Résurrection du Christ.

En effet, l'Evénement Mort-Résurrection domine la seconde période de l'Histoire du Salut non pas simplement en tant que moment inaugural imprimant à la suite des générations son dynamisme propre, mais plus profondément parce que cette Histoire de l'Eglise se déroule intégralement « en lui », sous l'influx mystérieusement toujours actuel de sa vertu salvifique. Le sacrement a précisément pour but de mettre le fidèle en contact avec cet Evénement afin qu'il en perçoive l'efficacité. Car, jusqu'à la Parousie qui sera comme le point final de la glorification de Jésus, tout se déroule selon un processus de *déconcentration* tout entier pascal : l'Eglise Corps du Christ (donc l'ensemble des fidèles organiquement structuré par la hiérarchie et ses pouvoirs), afin de pénétrer petit à petit dans les biens dont le Christ Tête regorge pour elle depuis l'instant de sa Résurrection, revit *mystériquement mais réellement* l'acte même de Jésus mourant au péché et ressuscitant à la Vie nouvelle. Pour participer à la Communion de Vie avec le Père dont Jésus Seigneur est devenu la Source unique pour l'humanité, elle se soumet *en lui* à l'efficacité de sa Mort et de sa Résurrection; elle s'enfonce *avec lui* (porteuse de ses péchés) dans la Mort pour pénétrer *avec lui* dans le monde merveilleux qui est celui de Dieu. Sous le symbolisme du geste sacramentel (qui refait ou rappelle sensiblement, donc en un instant précis du temps, le geste de la Pâque

autrefois accompli par Jésus) le fidèle est alors rejoint par la vertu rédemptrice de l'Evénement pascal, et ainsi passe un peu plus *dans la Pâque de Jésus lui-même, avec Jésus lui-même.* Il est venu comme prendre sa place dans le dynamisme même de l'Evénement Mort-Résurrection ; s'incorporer au Christ en acte de Mort-Résurrection. On connaît les paroles de Paul aux Romains :

« Baptisés dans le Christ Jésus c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés. Nous avons été ensevelis-avec lui par le baptême dans la mort afin que comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle. Car si c'est un même être-avec le Christ que nous sommes devenus par une mort semblable à la sienne nous le serons aussi par une résurrection semblable. Comprenons-le, notre vieil homme a été crucifié-avec lui pour que fût détruit ce corps de péché, afin que nous cessions d'être asservis au péché, car qui est mort est quitte du péché. Mais si nous sommes morts-avec le Christ nous croyons que nous vivrons-avec lui également, sachant que le Christ une fois ressuscité des morts ne meurt plus, que la mort n'exerce plus de pouvoir sur lui. Sa mort fut une mort au péché une fois pour toutes, mais sa vie est une vie à Dieu. Et vous de même regardez-vous comme morts au péché et vivants pour Dieu dans le Christ Jésus » (Rm 6, 3-11).

L'Evénement de la Pâque de Jésus devient comme contemporain à l'événement sacramentel, et alors sa vertu salvifique transperce le second pour, par son intermédiaire, donner au fidèle une participation à la plénitude de Jésus ressuscité. Tout cela mystériquement.

Il serait trop long d'exposer ici le pourquoi et le comment de ce fait, sur lequel d'ailleurs les théologiens ne sont pas tous d'accord. Il nous faut cependant faire quelques remarques. Comment un événement passé peut-il redevenir contemporain d'un événement accompli plusieurs siècles après lui ? La théologie de ces dernières années, marquées par les intuitions de dom C a s e l, a remis en lumière le schème thomiste de la causalité instrumentale. Certes, l'Evénement historique Mort-Résurrection, comme tout événement, a disparu avec l'instant dans lequel il s'accomplissait et plus jamais il ne reviendra. Mais cet événement n'était pas là pour lui-même, il était vécu comme instrument pour notre Salut : par lui le Fils de Dieu nous sauvait. Il était donc comme traversé par une vertu salvifique, jaillie du Fils de Dieu, et ainsi participait à l'éternité et à l'ubiquité divines ; capable par là de rejoindre tous les temps et les lieux pour s'y exercer. Un exemple nous éclairera. Le pinceau de Matisse (de soi un simple faisceau de poils) peut, comme traversé par le génie de celui qui le manie, produire une œuvre exprimant une réalité spirituelle ; il participe ainsi à l'esprit de l'artiste, et sous la motion en lui de la vertu de celui-ci, sa matérialité se dépasse, totalement envahie par le spirituel. Transposons, avec toutes les nuances requises : l'humanité du Christ est sous l'influx de l'efficacité divine, aussi ses actes temporels participent-ils à l'éternité de la vertu divine à laquelle ils servent d'instrument et par

là leur effet actuel rejoint-il tous les temps et les lieux. Dans l'événement sacramentel, en l'instant précis où le fidèle revit symboliquement et temporellement le mystère historique de la Mort-Résurrection, la vertu de cet Evénement lui-même vient le toucher et le faire *avec le Christ* mourir pour ressusciter, approfondir son appartenance à l'Alliance en passant davantage dans la Communion de Vie.

On ne saurait exagérer l'importance de ce point pour la pastorale. Si un professeur de théologie peut, dans l'exposé de son cours, omettre de sans cesse rattacher les questions qu'il traite au Mystère de la Pâque, présupposant une étude préliminaire où cela a été une fois pour toutes établi et à laquelle ses étudiants peuvent se reporter, il n'en va pas ainsi pour le pasteur ou celui qui doit présenter à un auditoire à l'écoute de la Parole de Dieu les réalités de la vie sacramentaire. Puisque l'événement sacramentel se vit et n'a de sens que dans cette contemporanéité mystérieuse (mais répétons-le réelle) à la Pâque du Christ, sans cesse l'enseignement pastoral devra revenir à ce point; sans cesse les réalités sacramentaires devront être présentées dans le rayonnement vital de la Mort-Résurrection du Seigneur. Je dis bien Mort-Résurrection; non pas simplement Mort (comme toute une pastorale tronquée l'a trop fait), mais non pas non plus simplement Résurrection (comme certaines solutions trop faciles semblent le préconiser) : car le Mystère chrétien s'il se vit ainsi en Jésus doit épouser les deux moments du Mystère de celui-ci, un moment de rédemption dans la Mort et un moment de glorification jaillissant du premier; le fidèle doit s'intégrer à l'acte de Jésus expiant pour les péchés des hommes (donc pour ses péchés à lui aussi) et, trouvant dans cette mort rédemptrice la source d'une exaltation dont l'acte de la Résurrection est l'accomplissement, il doit aussi s'intégrer à cet acte de Jésus passant dans le monde de la gloire pour que cette gloire devienne le partage de tous les hommes (donc de lui aussi). Il n'est pas un seul aspect de la pastorale sacramentaire qui ne puisse et ne doive être ainsi inviscéré dans le dynamisme de la Mort-Résurrection, avec ses deux temps qui sont d'ailleurs les deux temps du Salut : arrachement au péché et projection dans le monde de Dieu. Je tiens spécialement à insister sur la nécessité de situer en cette lumière la catéchèse sur le mariage chrétien. Si, en effet, la grâce propre de celui-ci consiste en une participation à l'union du Christ et de l'Eglise, comment peut-on (en toute fidélité au Mystère) en arriver à ne le présenter que comme un moyen de reproduction de l'espèce, sans même mentionner sa dimension surnaturelle d'événement de Salut?

Evidemment, tous les sacrements ne sont pas à mettre sur le même pied, et là encore la pastorale doit se montrer fort attentive au respect objectif du donné. Or le principe qui lui permettra (comme d'ailleurs à la théologie) d'établir cette hiérarchie est tout simplement la plus ou

moins grande imprégnation de l'événement sacramentel par l'Evénement de la Mort-Résurrection du Christ. En effet, si tous les sacrements se situent sous l'efficacité directe de l'acte pascal de Jésus, certains réalisent une conjonction plus étroite avec l'ensemble de cet Evénement, ils y plongent directement le fidèle, tandis que d'autres, d'une façon plus tangentielle, s'ordonnent en quelque sorte à cet *acte-temps-fort*. Exactement comme dans la vie humaine certains événements s'ordonnent à d'autres qu'ils préparent ou dont ils rayonnent la densité : on ne met pas sur le même pied les fiançailles, le mariage lui-même et les noces d'or, quoique tous ces événements s'accomplissent dans le même climat, dont le centre vital est, sans aucun doute, la célébration même du mariage. Or, dans la vie chrétienne, l'événement sacramentel central, celui par lequel le fidèle est le plus immédiatement et le plus totalement inviscéré dans l'Evénement pascal du Christ, a nom l'Initiation chrétienne. Entendons par là le tout complexe que forment baptême, confirmation et eucharistie. Là en effet le croyant, entraîné dans le dynamisme même du mystère salvifique de Jésus, non seulement trouve rédemption de son péché, mais encore et surtout reçoit dans le Corps ressuscité de Jésus, réellement donné dans le pain et le vin eucharistiés, les biens définitifs de la Communion de Vie, il entre vraiment en possession (déjà, quoique simplement en arrhes, dit S. Paul) des dons divins dont la présence en lui éclatera au grand jour dans la gloire de sa propre résurrection. Les autres sacrements ou pourvoient à cet événement de l'Initiation (surtout en donnant à l'Eglise les ministres voulus, dotés d'un authentique pouvoir venu du Christ, dans le cas de l'Ordre ; ou les sujets voulus, ce qui est un des aspects de la grâce du mariage) ou en prolongent les effets, soit (comme dans la Pénitence et, sous un certain angle, dans l'Onction des malades) en ramenant l'homme pécheur à un état de grâce perdu, soit (comme dans l'autre aspect de la grâce matrimoniale et de la grâce de l'Onction des malades) en approfondissant l'entrée dans le monde de la Résurrection. Aussi, la catéchèse et la pastorale se doivent-elles de sans cesse *situer* ces sacrements « tangentiels » (nous voulons éviter l'expression « sacrements mineurs ») dans l'orbite de ce noyau de Salut qu'est l'événement de l'Initiation chrétienne. Autrement elles déséquilibreraient le donné. Cette remarque vaut surtout, nous semble-t-il, pour la pastorale de la Pénitence. On sait le rôle essentiel que joue ce sacrement dans la vie quotidienne du chrétien « pauvre pécheur », sans cesse obligé d'y recourir ; mais insiste-t-on assez sur sa liaison étroite avec le baptême ? Montre-t-on avec assez de fermeté qu'il n'a de sens qu'en tant qu'il remet le chrétien coupable en « situation baptismale » ? Pour beaucoup de nos baptisés le sacrement de Pénitence dépasse en importance le sacrement du baptême et celui de l'Eucharistie : signe d'une carence très grave dans la catéchèse qui n'a pas assez insis-

té sur la hiérarchie des sacrements et leur rayonnement autour de l'Initiation chrétienne.

Nous avons jusqu'ici, et à dessein, parlé de l'événement-Initiation. Mais cet événement lui-même est un tout complexe. Il comporte trois moments intimement articulés entre eux, s'ordonnant tous à la célébration eucharistique. C'est en celle-ci, en effet, que l'Evénement de la Pâque du Seigneur est sacramentellement *re-présenté* en toute son intensité et sa densité, puisque d'une part le sacrifice de Jésus Serviteur souffrant redevient présent sous le pain et le vin eucharistiés par la prière de l'Eglise, et que, d'autre part, par la manducation de ce pain transsubstantié le baptisé entre en *Communion de Vie* réelle avec Jésus ressuscité porteur en lui des biens du Salut. De plus, si le baptême et la confirmation ne sont donnés qu'une fois, l'Eucharistie, elle, sans cesse renouvelée, rend également sans cesse présente et actuelle l'efficacité de toute l'Initiation. En effet si, comme nous l'avons montré, toute la vie sacramentelle se déroule *dans l'Evénement Mort-Résurrection* du Christ et si par ailleurs cet Evénement n'est présent en toute son intensité que dans l'événement Initiation chrétienne, il faut bien en déduire que toute la vie sacramentelle se déroule par le fait même dans l'*événement Initiation* chrétienne. Elle le peut de par le renouvellement de l'Eucharistie qui, elle-même sommet de toute l'Initiation, point de confluence du baptême et de la confirmation, prolonge leur effet (en l'amenant d'ailleurs à se dépasser) tout au long de l'existence chrétienne : ainsi, de l'instant du baptême à l'instant du dernier Viatique (qui est, on le sait, l'authentique *dernier sacrement*), le fidèle aura-t-il vécu son mystère entièrement dans l'événement Initiation, et — par la médiation sacramentelle de celui-ci — dans l'Evénement Mort-Résurrection.

Nouvelle conséquence pour la pastorale et la catéchèse : elles doivent faire comprendre la dimension eucharistique dont est, à cause de cela, prégnante chaque célébration sacramentelle, et par celle-ci tout événement de la vie chrétienne. Ramenant tout à l'Initiation chrétienne (présence mystérique de l'Evénement pascal) il leur faut bien mettre en exergue l'articulation interne de celle-ci, souligner que ses divers moments se nouent dans la célébration de la Cène du Seigneur, et que, par le renouvellement continuel de cette dernière, leur vertu demeure présente toute la vie. Allons plus loin encore. La résurrection de la chair au Jour de la Parousie, suprême éclosion du germe déposé en nous lors de l'événement inaugural de l'Initiation, est à situer elle aussi dans ces perspectives. D'Eucharistie en Eucharistie ce germe se développe, dans la foi certes mais réellement, toujours *dans* le mystérieux contact sacramentel avec la propre Mort et la propre Résurrection de Jésus. Ainsi la vie sacramentelle retrouve-t-elle sa dimension d'espérance : non pas une espérance simplement verbale, mais une espérance

réellement entretenue et approfondie par le contact avec le corps eucharistique du Seigneur.

3. *Un événement dans l'Eglise Corps du Christ.*

Mais tout n'est pas dit lorsque l'on a ainsi montré l'inclusion de l'événement sacramentaire dans l'Evénement Mort-Résurrection et souligné sa liaison étroite avec l'Eucharistie. Cet événement, en effet, ne met pas seulement en jeu l'individu, il est essentiellement ecclésial et implique toute l'Eglise Corps du Christ.

Depuis la Pentecôte, dans l'économie normale des choses (économie qui peut souffrir exception, ce dont fait preuve la vocation de Paul), le Christ ne rejoint plus les hommes sans passer par la médiation de l'Eglise, dotée à cet effet de la puissance de l'Esprit. La Parole du Christ ne frappe les oreilles humaines que par la bouche du ministre mandaté, ou ne tombe sous les yeux du lecteur (dans notre civilisation du livre) que par les Livres sacrés dans lesquels l'Eglise a fixé sa foi et qui portent pour cela le titre de Livres canoniques. De même l'événement sacramentel ne peut devenir contemporain de l'Evénement pascal que moyennant l'intervention de l'Eglise (appelée alors, à cause de ce rôle, Moyen de Salut). Pour qu'il y ait Eucharistie par exemple, il faut le ministre de l'Eglise, le pain et le vin de l'Eglise, la parole de l'Eglise; bien plus il faut que dans son intention même le ministre rejoigne l'intention de l'Eglise, autrement le sacrement ne serait pas vrai et valide; et le renouveau liturgique contemporain a remis en lumière le rôle de l'assemblée. D'ailleurs, le fidèle ne reçoit la grâce baptismale qu'au moment précis où il s'incorpore au Christ Tête, source unique des biens divins destinés aux hommes, donc au moment précis où il pénètre dans l'Eglise, devenant à son tour membre du Christ; et chaque autre don de grâce se fera dans un approfondissement de l'appartenance à l'Eglise. Métaphysiquement (et c'est là, nous semble-t-il, le sens de la théologie du caractère) l'incorporation comme membre au Christ Tête (et à l'Eglise Corps) est donc antérieure à la perception par l'individu des biens de la Communion de Vie, ceux-ci n'étant perçus que « *en Eglise* » et cela, on le voit, au sens le plus strict de l'expression. De la Pentecôte à la Parousie, c'est-à-dire dans la période d'édification progressive de l'Humanité nouvelle, l'Esprit Saint (Esprit de la Promesse disent les Actes des Apôtres (Act. 2: 33, 38-39), Esprit des temps eschatologiques, Esprit dans lequel tous les dons de Dieu sont inclus comme en leur cause) est donné à l'Eglise non pas simplement pour l'assister de sa puissance mais aussi comme un dépôt qui doit peu à peu gagner tous les hommes. N'est-elle pas, en effet, le Corps de Jésus ressuscité, porteur, en l'humanité qu'il a reçue de Marie, de la totalité des biens divins? Dans l'Evénement Pentecôte

(autre face de l'Evénement Pâques) l'Esprit de Jésus ressuscité a été livré par celui-ci à la communauté apostolique, noyau de toute l'Eglise, et depuis cet instant il ne s'infiltre dans les croyants que dans la mesure où ils viennent se greffer à cette Eglise. Ils sont « *de la Tête* » en étant « *dans le Corps* ». Nous ne pouvons pas expliciter ici cette affirmation importante : contentons-nous de signaler que nous y décèlerions la réalité profonde de la *Mater Ecclesia.*

La relation entre l'événement sacramentel et l'Eglise est encore plus étroite. Non seulement le fidèle ne reçoit la grâce sacramentelle que *de l'Eglise* et *dans l'Eglise,* mais encore cette grâce elle-même a pour effet de l'enraciner davantage en l'Eglise. Car recevant davantage et avec plus d'intensité les biens de la Communion de Vie, par l'efficacité en lui de l'Evénement Mort-Résurrection du Seigneur, il devient du même coup un membre plus vivant, plus uni à la Tête et en celle-ci aux autres membres : dans un organisme vivant, en effet, l'intercommunion et l'interdépendance des membres croissent en fonction de l'union de chacun à la source de vie. Plus un membre est sain et actif, plus l'organisme entier (donc l'ensemble des autres membres) en profite; plus un fidèle est envahi par la Vie de grâce, plus l'Eglise entière (donc l'ensemble des autres fidèles) en profite. On reconnaît là le grand dogme de la Communion des Saints. Aussi, chaque événement sacramentel, même accompli pour un seul individu (une confession, une onction des malades) profite-t-il en définitive à toute l'Eglise et prend-il de ce fait une dimension nouvelle qui, loin de lui être simplement accidentelle, est (dans le dessein de Dieu sur l'humanité, autre point que nous ne pouvons pas expliciter ici) radicalement essentielle.

Faut-il souligner la nécessité pour la catéchèse et la pastorale de ne jamais parler d'un sacrement sans le *situer* dans le grand Mystère de l'Eglise Corps du Christ? Autrement on l'enlève de son milieu normal, on en fait comme un rameau coupé du tronc et qui ne peut que vivoter pour enfin se dessécher. Si, dans les siècles passés, l'Eucharistie elle-même était vécue d'une façon strictement individuelle, les renouveaux liturgiques actuels nous ont réappris le sens communautaire de la Messe (malgré les résistances, assez alarmantes, de certains fidèles voire de certains pasteurs). Mais tout le travail est encore à faire en ce qui concerne les autres sacrements, spécialement le mariage, la pénitence et cette si mésestimée onction des malades. Sans, bien sûr, tomber dans les excès d'une pastorale à ce point communautaire qu'elle évite (par parti pris) de s'attacher aux problèmes individuels, à la rencontre personnelle de chaque chrétien avec le Christ, à la destinée personnelle de chaque baptisé (et l'expérience prouve qu'il est facile de tomber dans cette déviation), on ne peut pas présenter le mystère sacramen-

tel comme s'il n'engageait que l'individu en question. Le Mystère du Salut se vit *en Eglise*, et — un peu à la façon d'un membre dans un organisme vivant — le fidèle ne peut découvrir son chiffre propre que s'il se situe dans l'ensemble du Corps du Christ. L'événement sacramentel, sous l'efficacité de l'Evénement pascal dans lequel les Pères ont vu les épousailles du Christ et de l'Eglise, sauve le fidèle mais « *dans le Corps* », à sa place précise, pour son propre bien et celui de tout l'ensemble. L'individuel existe toujours, mais dans un réseau de dons et d'échanges, réseau qui se resserre tout spécialement dans la célébration des *sacrements de l'Eglise*, là où la *Mater Ecclesia*, en conjonction vivante avec le Christ Seigneur, diffuse la Vie nouvelle à ceux qui sont ses membres.

Tel est le premier aspect que nous nous proposions de développer. Une pastorale et une catéchèse authentiques doivent envisager tout sacrement comme *un événement salvifique, accompli en une mystérieuse contemporanéité avec l'Evénement Mort-Résurrection du Christ Kurios, dans l'Eglise Corps du Christ.*

II

TOUT SACREMENT EST UN SIGNE DE LA FOI

1. *L'événement sacramentel dans la Parole du Dieu de l'Alliance.*

Puisque événement de l'Alliance Nouvelle, le sacrement chrétien va épouser les grandes lois structurelles du mystère de l'Alliance. Or, et l'Alliance Ancienne et l'Alliance Nouvelle qui l'*accomplit* sont dominées par la dialectique « *Parole de Dieu — Foi du Peuple de Dieu* ». D'une part déjà dans l'Ancien Testament Dieu conclut et conduit l'Alliance par sa Parole, sous la double forme que revêt celle-ci tout au long de l'Histoire : Parole institutionnelle cristallisée dans les *Debarim* de la Loi qui forment comme la structure sur laquelle repose la vie du Peuple, Parole plus charismatique révélant à certains hommes leur vocation (appel d'Abraham, de Moïse, de Samuel, d'Isaïe) ou à tout le Peuple (par la bouche des Prophètes) les desseins précis de Dieu. D'autre part, l'homme doit accueillir cette Parole non pas passivement, mais en se laissant imprégner par elle, au point de la laisser guider sa vie, accueil d'engagement qui caractérise la foi. Dieu ne donne ses biens que dans cette rencontre de sa Parole toujours fidèle et de cette foi du Peuple en marche vers une purification de plus en plus totale à travers le creuset de la souffrance. Or, en la personne de Jésus, authentique Parole personnelle de Dieu (puisqu'il est la Personne du Verbe) et authentique fils des hommes, cette rencon-

tre se noue dans la perfection la plus haute et l'intimité la plus radicale, puisque la Parole se fait chair, assume une humanité. Il est, lui, l'Alliance parfaite, la Communion de Vie parfaite entre Dieu et l'homme. Mais cette union ontologique, structurelle, s'ordonne à un acte, à l'Evénement Mort-Résurrection. Là, d'une part, la Parole de Dieu (porteuse de la volonté de Dieu) s'exprime de la façon la plus explicite en Celui qui est cette Parole, d'autre part la totalité de la réponse humaine, de l'engagement *en cette Parole*, atteint son sommet en Celui dont toute l'existence humaine a été dominée par le désir d'accomplir « la volonté du Père ». L'Evénement pascal apparaît ainsi en une homogénéité parfaite avec toute l'Histoire, comme sa fine pointe; il est l'Evénement suprême de la dialectique *Parole de Dieu — engagement humain en cette Parole*.

Vécu, comme nous l'avons montré plus haut, *dans* l'Evénement Mort-Résurrection, l'événement sacramentel se situera lui aussi dans cette dialectique. Dieu donnera la grâce chrétienne par un acte dans lequel (en Jésus Parole incarnée) il *signifiera* (en des paroles et des gestes sensibles) son dessein précis de Salut sur tel individu et l'Eglise, et dans lequel l'individu *signifiera* (par des paroles et des gestes sensibles, voire le simple fait de recourir à ce moyen), à son rang dans l'Eglise, sa propre foi intimement liée à celle de toute l'Eglise. L'événement sacramentel se déroule dans *un signe de la foi* au double sens traditionnel du mot foi : foi objective, entendons par là la Parole de Dieu révélant dans l'Eglise son dessein, foi subjective, accueil par l'homme de cette révélation et engagement personnel en ce dessein. Il est un « sacrement de la foi », un « signe de la Parole ». Non pas, donc, on le voit, la simple mise en branle d'un mécanisme, comme le voudrait une certaine conception de l'*ex opere operato* bien éloignée de la souplesse des vues du Concile de Trente lui-même et de toute la Tradition vivante de l'Eglise. Il prend place dans la pédagogie du Dieu de l'Alliance, un Dieu qui se révèle en agissant, qui opère ce qu'il annonce, mais qui cependant exige un acte libre (donc personnel) de l'homme, enraciné en cet accueil fondamental qu'est la foi. La théologie a toujours enseigné que, pour que le sacrement produise son fruit de grâce (ce qui est bien sa fin), la foi et les dispositions personnelles du sujet étaient requises : la miséricorde toute-puissante de Dieu a cette délicatesse de respecter la liberté humaine, d'en faire même un instrument dans l'œuvre du Salut. Dans le signe sensible (où s'imbriquent paroles et gestes) Dieu révèle au fidèle, dans l'Eglise, ce que, sous la poussée de son *Agapè*, il veut réaliser : le rendre mystérieusement contemporain de l'Evénement pascal afin de lui en communiquer les fruits pour le conduire à la Communion de Vie éternelle avec lui; mais il s'agit d'un signe pratique attendant une réponse : entendant cet appel de Dieu, le fidèle, dans l'Eglise, y adhère par sa foi et celle-ci lui in-

spire une démarche positive par laquelle, librement, dans la spontanéité de son propre amour, il se livre à cette merveilleuse action divine. Ainsi, dans l'Eglise Corps du Christ, se prolonge ce qui lors de l'Evénement pascal s'est accompli dans le Christ Tête, une Alliance dont la Parole de Dieu a toute l'initiative et qui, cette fois, produit son effet dans l'individu lui-même pour lequel le Christ a vécu son Mystère.

Rebondissement pastoral de cette vérité : la nécessité de présenter les réalités sacramentaires en conjonction avec le mystère fondamental de la foi. Et par là de prendre appui sur la valeur de signe du sacrement. Si le sacrement (dans ce que l'on appelle sa forme et sa matière, mais aussi dans tout le déroulement de sa célébration) veut révéler la volonté salvifique de Dieu, il faut que sa réalité de signe (puisque c'est le signe qui révèle) soit non seulement exécutée avec toute la lenteur, la dignité, la visibilité et d'audibilité requises d'un signe destiné à instruire, mais aussi expliquée, commentée, voire prolongée. Le spectacle de certaines célébrations bâclées, faites à toute vitesse, avec des gestes de moulinet et des mots marmottés est non seulement malédifiant, il est théologiquement et pastoralement violemment condamnable : il enlève au sacrement cette structure essentielle de signe, il le sort du contexte historique de l'Alliance. Quand Dieu se révèle aux hommes c'est pour que ceux-ci l'entendent et saisissent son message; or cela vaut aussi pour la révélation sacramentelle. De plus, un signe ne réalise son but que si ceux à qui il s'adresse peuvent en percer le sens et, à travers lui, rejoindre la réalité qu'il exprime : il ne suffit donc pas d'une célébration impeccable, digne et belle (quoique, je le répète, cet idéal soit à viser), il faut une catéchèse introduisant au sens et à la fonction des divers signes. Non pas (et ici encore le péril existe) une catéchèse anecdotique, cherchant le détail pittoresque capable de « fixer l'attention des gens » (l'idéal de certains commentaires liturgiques), mais une catéchèse plongeant de plain pied dans le monde de la foi, visant à lier le signe à la réalité profonde que Dieu, dans sa révélation sacramentelle, veut qu'il exprime. Même si cela *exige* que l'on demande aux fidèles un certain effort théologique de réflexion : le mystère chrétien *exige* l'effort non seulement au plan moral de la lutte contre les vices, mais aussi (et peut-être plus fondamentalement) au plan plus théologal de la connaissance du dessein et de l'Etre de Dieu. Les catéchèses d'un Théodore de Mopsueste, d'un Augustin, d'un Léon le Grand, d'un Ambroise de Milan, d'un Cyrille de Jérusalem, prouvent que ces grands pasteurs n'hésitaient pas à introduire leurs fidèles au plus profond de la connaissance des mystères du Salut.

2. *Un signe lui-même lié à l'Histoire de l'Alliance.*

Nous disions plus haut que les deux Alliances, l'Ancienne et la Nouvelle, étaient liées entre elles en ceci que la Nouvelle *accomplit* l'Ancienne, amène à leur *réalisation* plénière les ébauches de l'Ancienne. Cette liaison va se manifester (puisque l'Alliance est fondée sur la Parole de Dieu et la foi du Peuple) dans les signes sacramentels. En eux va se lire toute l'Alliance (depuis l'Alliance du Sinaï) en sa montée dynamique vers l'Evénement Mort-Résurrection; si bien que, par eux, le fidèle va apprendre que toute l'Histoire du Salut le concernait, que le passage de la Mer Rouge, le repas pascal, l'onction du Roi, ébauchaient les grandes lignes d'un mystère qui *hic et nunc* se réalise pleinement en lui, de par sa conjonction mystérieuse avec la Pâque de Jésus.

En effet, les signes sacramentels ne sont pas choisis au hasard ou simplement à cause de leur valeur profane de signification. Ils plongent par leur origine dans tout le courant de l'Histoire d'Israël; et au moment où le Christ et l'Eglise les assument pour la Nouvelle Alliance, ils ont déjà une histoire que ce choix ne dissout pas, mais qu'au contraire il conserve, le projetant dans la lumière de l'Evénement central. L'eau du baptême chrétien se situe dans le prolongement du signe vétéro-testamentaire de l'eau qui donne la vie et purifie (eau de la Mer Rouge, eau des temps eschatologiques annoncée par Ezéchiel et à laquelle le Christ donne son sens définitif dans sa discussion avec Nicodème, avec la Samaritaine et dans sa grande proclamation de la Fête des Tabernacles). Le repas eucharistique « accomplit » le repas pascal juif, lui-même situé dans toute la théologie juive du repas, signe de communion, signe aussi de l'attente eschatologique. L'onction chrétienne s'enracine dans l'onction messianique (avec ses divers plans de signification) « réalisée » en Jésus. L'imposition des mains par laquelle l'Eglise transmet le ministère rejoint un vieux rite de l'Ancien Testament. Le consentement matrimonial évoque la longue histoire de fidélité qu'est l'Alliance entre Yahvé-Epoux et Israël, le tout trouvant sa réalité définitive dans les noces du Christ et de son Eglise. Pour celui qui sait les lire dans la foi, non pas comme une Parole de Dieu isolée, mais comme une Parole *située* dans le déroulement dynamique et progressif de l'Histoire du Salut, ces signes sont une révélation de tout le dessein de Dieu en tant que dans l'événement sacramentel, de par le lien de celui-ci avec l'Evénement pascal, il se réalise dans l'individu. Au fidèle qui participe au banquet eucharistique, la Parole de Dieu, dans l'Eglise, confie en quelque sorte ceci : Dieu aujourd'hui te convie à ce repas salvifique longuement préparé par l'attente d'Israël, annoncé de repas pascal en repas pascal, et qui a trouvé enfin sa réalité dans la Cène du Seigneur en liaison avec la Pâque de celui-ci. A celui

qui se plonge dans l'eau baptismale cette révélation est faite : Dieu aujourd'hui, réalisant en toi ce qui dans la merveille de la Mer Rouge n'était qu'un type, accomplissant la promesse déjà évoquée par Ezéchiel, puis précisée par Jésus lui-même, te plonge dans l'eau merveilleuse qui, te faisant communier à l'Evénement de sa Mort-Résurrection, déposera en toi l'Esprit de la Vie nouvelle. Le croyant voit alors toute la profondeur du dessein de Dieu, et sa réponse de foi a toute la richesse d'un accueil au Dieu de l'Histoire. Il entre amoureusement dans la grande geste du Salut, non pas un Salut malingre, étroitement égocentrique, mais un Salut qui couvre tout le champ de l'Alliance, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la Parousie.

C'est dire que la catéchèse et la pastorale sont dans la nécessité de replonger chaque signe sacramentel dans tout le déroulement de l'Histoire du Salut. A ce plan combien grêles et mesquines nous apparaissent certaines explications du baptême, de l'Eucharistie ou du mariage... Elles manquent de souffle historique, elles ne sont pas à l'unisson du grand dessein de Dieu ; et par là ressemblent à ces planches d'herbier dans lesquelles des fleurs splendides sont soigneusement étiquetées, finement analysées, mais desséchées, hors de l'environnement naturel où leur beauté éclate. Une catéchèse intégralement fidèle au donné objectif de la foi doit viser à reconstruire cet environnement historique du signe, à retracer l'histoire « sacrée » de celui-ci ; non pas en vue d'une simple curiosité, par simple désir d'information (ce serait alors de l'archéologisme), mais dans une perspective de foi, afin de déceler toutes les valeurs dont le signe de l'Eglise est prégnant, toutes les harmoniques qui s'y lisent en filigrane. Autrement elle défigure le Mystère, ne rend pas justice au dessein de Dieu, ne permet pas au fidèle de s'engager dans l'événement sacramentel avec toute l'ardeur que normalement Dieu attend de lui.

Evidemment, une telle perspective nécessite que l'on élargisse la vue courante, trop canoniste, qui restreint l'attention théologique à l'instant précis où la forme s'applique à la matière. Toute la célébration est signe, même les cérémonies préparatoires sur la matière. Ainsi, chaque baptême commence lors de la nuit de Pâques dans la consécration de l'eau au moment même où l'Eglise revit le Mystère historique de la Pâque du Seigneur, après avoir en ses lectures évoqué la geste de l'eau. Le signe de l'entrée dans l'Eglise de pierre, celui de la remise du vêtement blanc et du cierge allumé au cierge pascal sont eux aussi riches de révélation, si on les replonge dans leur contexte historique. Bref, il s'agit d'élargir le regard, d'éviter tout morcellement, d'embrasser en une seule visée le « mystère » ici célébré, en le *situant* dans tout le plan salvifique de Dieu. Alors, la catéchèse sacramentaire retrouve son équivalence traditionnelle avec la catéchèse comme telle, car c'est de fait tout le Mystère du Salut qui rejoint l'individu dans les divers

événements sacramentels qui ponctuent la marche de celui-ci vers la Rencontre définitive avec le Seigneur.

3. *Un signe qui porte une promesse.*

Ce point n'est qu'une conséquence de ce qui précède, conséquence trop importante et trop souvent négligée pour que nous ne songions pas à la dégager de l'ensemble. Nous avons, en effet, présenté le sacrement comme un événement *situé* dans l'Histoire du Salut et porté, comme celle-ci, par la Parole de Dieu. Or, l'Histoire du Salut, si elle a son centre dans l'Evénement Mort-Résurrection, est encore en tension vers la Parousie. Cet Evénement du Retour du Seigneur, intimement lié à l'Evénement pascal, mettra le point final à l'Histoire, fera passer l'Eglise entière du stade pérégrinant (en marche vers le terme) au stade glorieux de la Communion de Vie définitivement éclose entre Dieu et les hommes en Jésus Seigneur. Car cet instant du Retour glorieux sera contemporain de l'instant, pour chaque chrétien, de la résurrection corporelle. Alors, les biens divins déjà possédés, mais en arrhes, comme en bourgeon, envahiront toute l'Eglise. Notons que nous retrouvons nos diverses inclusions mutuelles : *dans* le Christ Fils de l'Homme, l'Eglise (comme tout) passe du stade pérégrinant au stade triomphant; *dans* l'Eglise accomplissant ce passage le fidèle retrouve son corps, envahi de la gloire du Christ Tête. La Parousie apparaît ainsi comme le suprême accomplissement de la gloire de Jésus Seigneur.

Rendu mystérieusement contemporain de l'Evénement pascal, et comme transpercé par sa vertu salvifique, l'événement sacramentel va participer de cette tension vers la Parousie *en* Jésus et *dans* l'Eglise. La grâce donnée au fidèle sera, en conséquence, marquée d'une dimension d'inachèvement, donc d'attente d'une fructification ultime; ce qui est, d'ailleurs, caractéristique du statut actuel de la foi où tout est certes donné, puisque nous connaissons *vraiment* et aimons *vraiment* Dieu et le possédons *vraiment*, mais dans la non-évidence, et dans une certaine insécurité venant de notre faiblesse (nous avons ce triste pouvoir de pécher et nous le savons...). Comme Dieu en son action révèle son dessein (il se révèle en agissant) et comme d'autre part le sacrement « opère ce qu'il signifie, et signifie ce qu'il opère », le signe sacramentel va porter cette dimension d'espérance, caractéristique du mystère chrétien. Tout en annonçant l'effet de grâce produit dans le chrétien, il soulignera que cette grâce est donnée comme un germe, dessinant déjà les contours de la Communion de Vie définitive. Non pas encore la jouissance totale certes, mais déjà pourtant quelque chose d'elle, des *arrhes* dont la fidélité de la Parole de Dieu (fidélité que la réalisation du dessein de Dieu dans l'Histoire proclame à l'inté-

rieur même de cet acte sacramentel) assure la permanence en y ajoutant la certitude d'un dépassement dans la possession parfaite de l'héritage au jour de la Parousie. De nouveau, ce qui permettra au chrétien de saisir cette *Bonne Nouvelle*, sera sa lecture du signe sacramentel à l'intérieur de toute la Bible et de toute la Tradition vivante. L'univers sacramentel rayonne autour du noyau de l'Initiation chrétienne, lui-même dominé et sans cesse actualisé par l'Eucharistie, affirmions-nous plus haut; or dans l'Ecriture, même sur les lèvres du Christ, le repas liturgique prépare et annonce le repas eschatologique définitif qui se prendra dans le Royaume des cieux : « je ne boirai plus désormais de ce jus de la vigne jusqu'au jour où je boirai avec vous le vin nouveau dans le Royaume de mon Père » (Mt 26, 29), et l'eau promise à la Samaritaine « jaillit en vie éternelle » (Jn 4, 14). Refaisant le *mémorial* du repas du Seigneur, le chrétien qui connaît le sens profond du signe du repas dans l'attente messianique juive, comprend que pour lui aussi, tout comme pour le Christ, cette Cène liturgique vécue sur cette terre n'est pas encore le repas définitif, mais que cependant elle met en marche vers lui et vers l'Evénement qui l'ouvrira. De même il comprend que la résurrection baptismale, accomplie dans l'eau de l'Eglise, annonce et prépare la grande résurrection de la Parousie. Cela, le signe sacramentel lui-même, dans toute la prégnance de sa dimension historique telle que l'Ecriture l'envisage, le proclame à qui sait le lire. Mais cette lecture exige que la catéchèse ait été fidèle à l'intégrité du donné.

Bref, pas de catéchèse sacramentaire authentique sans une plongée continuelle dans l'univers de la Parole de Dieu, tout comme en sens inverse pas de prédication authentiquement chrétienne de la Parole de Dieu sans un rattachement continuel à l'univers sacramentel. Au sens le plus strict de l'expression, les sacrements se situent à l'intérieur du Mystère de la Parole; non seulement de par l'élément verbal qui joue en eux le rôle essentiel de « forme sacramentelle » et qui est une Parole efficace de Dieu (quand le prêtre dit « ceci est mon corps », cette Parole de Dieu dans l'Eglise accomplit ce qu'elle signifie, de même, quand le prêtre dit « tes péchés te sont remis »), mais encore de par l'élément sensible, matériel, qu'informe cette Parole, et qui est un signe chargé par Dieu, dans l'Histoire, de toute une révélation (l'eau du baptême, le repas de l'Eucharistie, l'onction d'huile, ne sont plus de simples signes naturels mais des signes sacrés). Ce sont vraiment des signes de la foi.

4. *Un signe de Dieu dans l'Eglise suscitant un signe du fidèle dans l'Eglise.*

Evénement d'Alliance, l'événement sacramentel ne peut pas, vu dans la lumière du Mystère de la Parole de Dieu, être un monologue. Il

doit être un dialogue, Dieu suscitant par lui une réponse humaine, s'exprimant, elle aussi, en une structure de signe. Dans la conclusion solennelle de la première Alliance, au Sinaï, après que la moitié du sang des victimes eût été projetée sur l'autel (signe de la présence de Yahvé) et que la Loi eût été lue au Peuple, celui-ci s'écria : « tout ce qu'a dit Yahvé nous le mettrons en pratique et nous y obéirons », alors Moïse aspergea de l'autre moitié du sang cette assemblée (Ex 24, 3-8). C'est un peu semblable jeu d'initiative divine et d'acquiescement humain qui se déroule en chaque célébration d'un sacrement. Il faut une réponse humaine, individuelle certes, mais nous avons déjà signalé que, dans l'événement sacramentaire, l'individuel — sans pour cela s'évanouir — se réalisait dans l'ecclésial. Réponse de foi, donc; de la foi du fidèle *entrant dans* la foi de l'Eglise.

Le cas de l'Eucharistie est typique. La Parole qui nous donne le Corps et le Sang de Jésus en son Evénement pascal (ce que l'on peut appeler, à la suite de certains théologiens, la « forma transsubstantiationis ») se trouve imbriquée en une longue formule d'action de grâces, d'*eucharistie*, dans laquelle l'Eglise bénit Dieu des merveilles de l'Histoire du Salut, tout spécialement de la Mort-Résurrection du Fils incarné, et l'implore de lui prodiguer toujours les dons de son *Agapè*. Le rituel antique du baptême, lui aussi, était profondément marqué par ce dialogue *Parole de Dieu - foi de l'homme* : le fidèle était littéralement baptisé dans sa proclamation de foi, dans le « j'y crois » qu'il répondait à la question du ministre lui proposant les trois grands articles du symbole dont le second, christologique, résumait de fait toute l'œuvre pascale de Jésus alors que le premier évoquait le rôle créateur du Père et le troisième l'action de l'Esprit dans l'Eglise. La Pénitence, même en son déroulement actuel, est tout entière traversée par la réponse de l'homme, pécheur et contrit, à l'initiative de Dieu qui lui bouleverse le cœur et l'appelle à venir chercher son pardon. La grâce sacerdotale est conférée à l'intérieur d'une prière d'action de grâces. Et ce que ces paroles humaines de l'Eglise (paroles de foi, puisqu'elles sont des réponses au contenu de l'Evangile) expriment, les attitudes, les gestes, les acclamations (*Amen, Alleluia*), les silences de l'assemblée liturgique le signifient également, en union étroite avec ces paroles. L'homme, dans l'événement sacramentel, répond donc à la Parole révélatrice de Dieu par des signes de sa foi. Et c'est ce tissu de signes, signes de Dieu dans l'Eglise et signes de l'homme dans l'Eglise, qui fait le climat où se déroule le contact salvifique avec la Mort-Résurrection du Seigneur. Sous les signes nous rangeons ici paroles, attitudes, gestes, etc.

Or, ces signes de la foi subjective du fidèle, arc-boutés sur les signes qui révèlent le dessein de Dieu, ont eux aussi un sens profond dont il faut instruire ceux qui les accomplissent. D'abord en mettant

clairement en relief (qu'il s'agisse des paroles ou des gestes) leur nature essentielle de réponse à la Parole de Dieu, et de réponse dans laquelle doit passer *vraiment* tout l'engagement du croyant, accueillant librement et amoureusement le don de Dieu dont le signe sacramentel lui-même révèle le contenu concret. Ensuite, en dégageant le sens précis de chacun de ces signes et cela, de nouveau, par recours nécessaire à l'Histoire du Salut telle que l'Ecriture et la Tradition vivante nous la présentent; car ces signes eux-mêmes ont des racines souvent profondes dans l'histoire. Combien de chrétiens ont entendu une catéchèse sérieuse sur le sens du signe de l'assemblée, du signe de la station debout, du signe de l'agenouillement, du signe de l'*Amen* et de l'*Alleluia,* du signe de la prière silencieuse? Tâche importante à laquelle la catéchèse ne peut pas se dérober. Et il faudra qu'elle le fasse non pas livresquement, non pas de façon morcelée, en brisant l'équilibre de l'événement sacramentel dans lequel Dieu a l'initiative (ce que beaucoup de catéchèses modernes de l'Eucharistie oublient en insistant trop sur la dimension humaine et pas assez sur le « don de Dieu »), mais en montrant continuellement que cette *réponse* humaine s'appuie (dans la célébration elle-même) sur la Parole de Dieu révélant ce que *hic et nunc* la puissance de la Pâque du Christ va opérer dans la vie du croyant.

Il nous semble que, situées dans ces vastes perspectives, la catéchèse sacramentaire et la pastorale qui s'en inspire retrouvent leur authentique place dans la vie de l'Eglise. Ainsi, la vie du chrétien, vécue en Eglise, sans cesse ressourcée par le contact avec le Corps du Seigneur dans l'Eucharistie, est présentée dans un climat pascal réaliste. Certaines présentations pastorales, axées (et avec raison) sur le Mystère de la Résurrection, laissent l'auditeur ou le lecteur sur sa faim, parce que on sent en elles quelque chose d'artificiel. Nous avons essayé de présenter une synthèse éliminant cet artificiel parce que attentive aux grandes structures du donné. Inutile de dire que nous ne prétendons pas avoir épuisé le sujet et mis le point final à toute recherche. Nos lignes n'ont de sens que lues dans le contexte de recherche et de dialogue fraternel qui caractérise notre siècle.

Ottawa, Canada Fr. Jean-Marie R. TILLARD, O.P.
Collège dominicain de théologie
96 Empress.